

Hélas ! c'était bien là ce que craignait Faraude. Elle n'avait plus affaire à l'enfant en apparence docile, pour lequel elle avait eu de si saintes ambitions.

En ce moment, avec ses yeux ténébreux, ses lèvres crispées, son front ridé, Mathurin lui fit peur, et ce fut avec douceur qu'elle dit :

— Mais puisque je n'ai pas l'argent nécessaire, Mathurin, où veux-tu que je le prenne ?

— Tu peux bien demander à M. Ronan de t'avancer tes gages, et s'il ne veut pas et que tu ne tiennes à rester chez un homme qui m'a accusé d'avoir volé son armoire, dis un mot à Guillaume et tu iras chez le colonel, où, sans te gêner, tu gagneras le prix de la pension. Décide-toi. J'ai déjà perdu du temps au Courtill, il faut que je recommence à travailler demain. Si tu ne veux plus t'occuper de moi, dis-le tout de suite, je m'engagerai, voilà tout.

Faraude réfléchissait. Elle se disait avec angoisse qu'abandonner Mathurin en cette disposition revoltée, c'était beaucoup risquer. Son parti fut pris à l'instant. Elle redemanderait à M. Ronan les trois cents francs d'épargne qu'il lui gardait, et cette ressource servait pour les premiers mois.

— Pourquoi te mettre en colère comme ça, dit elle, jamais la colère n'a fait de bon ouvrage. J'ai ce soir parlé à la maîtresse du Cheval-Blanc, qui me connaît bien, et payer ce que tu lui dois.

— Je ne lui dois rien, dit Mathurin, mon camarade m'avait donné vingt francs. Je lui ai payé ma pension depuis que je mange chez elle. Je ne suis pas un dépensier et je te promets que, passé cette année, je ne te coûterai rien.

— Eh bien, arrange tes affaires, Mathurin, je te donnerai ce qu'il faudra. Il me restera toujours, s'il plaît au bon Dieu, mes deux bras pour travailler. Mais mon Dieu, est-ce que ce n'est pas le coup de midi qui sonne là ? Mon ragoût sera brûlé. Va-t'en, va-t'en, et attends-moi ce soir au Cheval-Blanc.

Là-dessus ils se séparèrent.

Mathurin se glissa hors de la cour, et Faraude courut dans sa cuisine d'où sortait un parfum très âcre.

— Seigneur, dit-elle en courant à son fourneau, le dîner de monsieur va être mauvais et cela lui donnera encore plus d'humeur contre moi. Et alors, comment m'y prendrai-je pour réclamer mon argent ?

(La suite au prochain numéro.)

LA PLACE-D'ARMES

La Place-d'Armes est entièrement transformée et couverte de tentes dans lesquelles sont installées les tables, boutiques, etc., de la grande vente de charité qui a lieu au profit de l'Hôpital Notre-Dame.

C'est tout un événement, et jamais dames patronnesses d'une institution de bienfaisance n'ont été mieux inspirées.

Au point de rencontre des quatre avenues, la fontaine métamorphosée en immense pyramide de fleurs produit un effet ravissant ; aux quatre coins de la plate-forme centrale se trouvent quatre petites tentes, où des gypsies disent la bonne aventure, et sous les tentes principales de charmants et jolies femmes appartenant à la haute société, portant toutes le costume des ambulancières, vendent les mille objets exposés sur les tables.

Cette fête, unique en son genre, mérite, tant par son originalité que par son but, d'attirer l'attention non-seulement des citoyens de Montréal, mais encore des populations de nos campagnes.

C'est le prélude splendide de notre grande fête nationale,

LA CHASSE AU TIGRE

(Voir gravure)

Il y a quelques mois, j'étais à Chittagong, dans l'Est du Bengale. Un matin, un naturel entra dans ma tente et me dit qu'un *bagh* avait été vu dans le village voisin, où il avait tué un ou deux hommes. Les nègres emploient ici différemment ce mot *bagh* pour désigner un tigre, léopard, loup, hyène et même un chat sauvage ; de sorte qu'il était très difficile pour moi de savoir à quoi m'en tenir sur l'espèce exacte de l'animal en question.

J'envoyai un mot à G..., qui commandait un détachement d'infanterie, et nous partîmes à cheval. Le village était situé à cinq ou six milles, et nous rencontrâmes en route, R... chef de la police du district, qui nous dit que l'animal était un tigre et qu'il avait fait feu deux fois sur lui sans résultat.

Nous continuâmes notre route. Nous avions six coups de feu à notre disposition : G..., avait un fusil double, n° 16, R..., une carabine double et moi un n° 12.

Nous proposâmes aux nègres de se disperser en rabatteurs, mais ils s'y refusèrent tout d'abord. Enfin, avec beaucoup de difficultés nous en décidâmes quelques-uns à s'armer de bâtons et à se disperser dans la jungle.

Nous n'avions pas fait un demi mille que G..., apercevant quelque chose dans un fourré, tira au juger. Un rugissement terrible nous apprit que le coup avait porté. L'animal, blessé, s'enfonça dans les champs de bambous en laissant une traînée de sang derrière lui et disparut.

R..., qui était à gauche, s'écria au bout d'une dizaine de minutes : "Le voici," et fit feu. G... et moi tirâmes à notre tour. Le tigre s'élança droit sur R... qu'il renversa et tint un instant sous lui. Ayant encore un coup à tirer, je fis feu à quelques pas. L'animal quitta aussitôt R... et fondit sur moi, me renversa à mon tour et se replongea dans la jungle. J'avais jeté mon fusil.

Nous relevâmes R... qui, blessé au bras gauche, perdait beaucoup de sang.

J'étais désarmé et souffrais aussi d'un coup de griffe au bras droit. G... se trouvait donc le seul homme valide, et la situation était réellement critique quand nous l'entendîmes tirer sa dernière cartouche. Heureusement, le coup avait bien porté, et nous vîmes bientôt les nègres s'approcher du cadavre de l'animal et le frapper de leurs bâtons en lui prodiguant toutes sortes d'insultes.

Nous donnâmes quelques gouttes de cognac à R... qui fut transporté au village, et G... et moi bûmes sur le lieu du combat une bouteille de bière à notre santé réciproque. Puis nous nous mîmes en route précédés du cortège qui transportait notre ennemi.

Après tout, ni R... ni moi n'étions gravement blessés. Aucun organe essentiel n'était atteint, et notre guérison n'était plus qu'une affaire de temps. Il est heureux cependant que le tigre ait saisi mon fusil d'abord, car je ne sais si je m'en serais tiré autrement. J'en fus quitte pour écrire de la main gauche pendant quelques semaines.

Quatre nègres avaient aussi été blessés, et deux d'entre eux moururent, je crois, à l'hôpital.

Le tigre était petit et avait huit pieds de longueur. Sa robe, splendidement barrée me sert aujourd'hui de descente de lit.

R. DE MARCY.

LA FAMILLE

La famille offre mille charmes à l'épouse qui les y cherche et surtout si on les compare aux vains plaisirs dont on jouit au milieu du tourbillon du monde. Ici tout est réel, tout est selon le cœur et la raison ; là, tout est inutile, factice et ne peut laisser à l'âme que d'importuns souvenirs, que de trompeuses illusions, dont l'esprit ne saurait jamais se nourrir sans danger, et ne sont propres qu'à nous éloigner des occupations qui nous conviennent et de la pratique des vertus qui nous gagnent le cœur de ceux que nous aimons. La femme est destinée à s'occuper sans cesse du bonheur de tout ce qui l'entoure. C'est de son mérite, de ses prévenances, de la sûreté comme de l'agrément de son caractère que dépend d'abord la félicité de ses parents, et ensuite celle de son époux. Les charmes extérieurs qu'il trouve en elle reçoivent, il est vrai, son premier hommage ; mais si elle ne savait qu'être belle, elle n'obtiendrait de lui qu'un sentiment passager.

Pour conquérir toute son affection et sa confiance, il faut qu'elle possède des avantages que le temps ne puisse détruire ; il faut que, sans chercher à briller par l'esprit, elle s'efforce de lui être toujours agréable, qu'elle étudie ses goûts, qu'elle paie à la vertu le premier tribut d'admiration, qu'elle s'associe à ses joies, le console dans ses revers, qu'elle soit enfin sa meilleure, sa plus constante amie.

Comme mère de famille, la mission de la femme ici-bas est encore plus sacrée, car c'est presque toujours de l'éducation et des exemples qu'elle donne à ses enfants que dépend leur avenir ; c'est d'elle qu'ils doivent apprendre à pratiquer tous les devoirs que la religion et la société imposent ; et ces devoirs elle ne saurait les étudier au milieu des vains prestiges du monde.

Elle ne doit jamais chercher que les plaisirs purs

que lui offre l'intérieur de la famille. La vie de la femme, cette vie toute d'amour, d'abnégation et de sacrifices, ne doit être que là ; que l'obscurité dont elle s'environne prête un nouvel éclat à ses vertus.

Heureuse, oui, mille fois heureuse une mère qui peut graver de telles leçons dans le cœur de ses enfants, et leur montrer les dangers du monde et les écueils qu'ils peuvent y rencontrer.

Heureuse l'épouse, si unissant l'esprit aux qualités extérieures, elle sait parler à l'âme de son mari, l'élever, l'épurer, le grandir sans qu'il puisse jamais croire qu'elle a connaissance de ses erreurs, car l'homme fuit instinctivement celui qui n'a pas craint de le faire rougir. Je le répète : la femme à une grande tâche en ce moment ; elle doit s'oublier elle-même et consacrer au bonheur de ceux qui l'entourent toutes les facultés, tous les moyens dont la nature l'a douée, sans quoi sa mission sur la terre n'est qu'imparfaitement remplie.

Beaucoup de jeunes filles inconsidérées pensent avoir tout fait lorsqu'elles ont consenti à changer de nom, et ne se doutent pas à quoi les engageant cette communauté d'existence qu'elles acceptent. Le mariage est un état grave où l'on ne saurait apporter trop de réflexion. Se reposer sur sa jeunesse, sur ses agréments extérieurs pour y trouver une félicité durable, est une grave erreur. Heureuses les femmes chez lesquelles la pensée et le cœur, guidés par un esprit éclairé, sont tournées de bonne heure vers le côté grave de la vie ! Leurs idées s'élargissent et franchissent heureusement cette barrière qu'une éducation trop frivole apporte à leur perfectionnement.

O. DE M.

UNE VILLE INSTANTANÉE

Mac-Gregor, située à 150 milles à l'ouest de Tyler et à 30 milles de Waco au Texas, a été fondée en quelques heures, on peut dire dans l'espace d'une journée. En 1881, l'emplacement de la nouvelle cité était choisi, un beau matin, au croisement des chemins de fer du Gulf-Colorado-Santa-Fé et Texas-Saint-Louis ; le lendemain accouraient des *settlers* de toute la contrée avoisinante ; les terrains étaient divisés en lots avec tracés de rues et de places, et la vente s'en effectuait avec une promptitude incroyable, chaque lot s'adjudgeant en une minute et demie. 442 lots, comprenant 300 acres, furent ainsi vendus successivement. En même temps apparaissaient sur la prairie de grands chariots qui portaient des maisons en bois mobiles.

Dès le second jour de la prise de possession par les colons, douze maisons étaient en place ; ailleurs, on campait sous la tente. Au bout de deux mois, Mac-Gregor comptait 170 maisons pour une population de 300 âmes. Un mois plus tard on y publiait un journal, le *Plaindealer*. Depuis, Mac-Gregor s'est agrandi ; on y a construit des gares, des dépôts, divers établissements, et la jeune cité, devenue prospère, exporte au loin ses produits.

PENSÉES

Lorsque vous voudrez faire un ami, pensez à le bien choisir ; voyez s'il est homme de bien, parce que sans la vertu point de véritable amitié.

BERNARD LOMES.

Il en est du bonheur comme des montres : les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins.

CHAMFORT.

Il y aurait de quoi faire bien des heureux avec tout le bonheur qui se perd dans le monde.

LEVIS.

Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre criera un jour vainement.

SALOMON.

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

VICTOR HUGO.

Vouloir oublier quelqu'un c'est y penser

LA BRUYÈRE.

Entre messieurs de l'orchestre au théâtre :

— Mais, admirez donc, mon cher ami, la belle Mme G... ! Quelle pureté de lignes !... quels cheveux !... et surtout quel teint !...

— Ne m'en parlez pas !... C'est mieux qu'un teint, c'est une teinture !...